

COMMENT PARLER DE L'ESPÉRANCE EN PAROISSE ?

EAP du diocèse de Toulouse, St Orens, 16 novembre 2024

Mon intention n'est pas de faire un cours sur l'espérance, mais de m'interroger avec vous sur la meilleure façon de l'aborder dans une pastorale paroissiale qui s'adresse à des personnes très diverses.

L'avantage est que s'adresser à des personnes très diverses oblige à aller à l'essentiel – à se demander quel est le meilleur fil à tirer, la meilleure amorce. Vous jugerez par vous-mêmes si ces réflexions que je vous propose y parviennent ou non. Je les ai proposées récemment aux APS, je ne fais que les reprendre ici pour l'essentiel.

En 2007, Benoît XVI publiait sa deuxième encyclique en lui donnant pour thème l'espérance et pour titre une phrase de l'épître aux Romains : *Spe salvi facti sumus*, « c'est en espérance que nous avons été sauvés ». En 2024, 17 ans plus tard, François promulgue la Bulle d'indiction du Jubilé en lui donnant pour titre une autre affirmation de l'épître aux Romains : *Spes non confundit*, « l'espérance ne déçoit pas ». Et vous savez la suite de la phrase : « car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (*Rm 5, 5*, le texte du NT le plus cité par St Augustin, et qui est à l'origine des paroles sacramentelles de la confirmation : *sois marqué de l'Esprit Saint, le don de Dieu*).

Cette thématique de l'amour de Dieu pour nous est mise au premier plan avec l'encyclique *Dilexit nos* sur le Sacré Cœur : je soupçonne le pape François de l'avoir fait exprès, au seuil d'une année placée sous le signe de l'espérance !

Je vous propose d'articuler notre réflexion sur ces deux citations : *Rm 5, 5* et *Rm 8, 24*. Et de le faire autour des deux idées centrales :

- *Rm 5, 5* : l'espérance est fondée sur l'*amour de Dieu*, et l'amour de Dieu *répandu*. Cette communication s'est déjà produite : l'amour de Dieu s'est déjà manifesté et s'est déjà communiqué (c'est pourquoi l'espérance ne peut pas décevoir).
 - o François § 3 : « L'espérance naît de l'amour et se fonde sur l'amour... Elle est fondée sur la certitude que rien ni personne ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu. »
- *Rm 8, 24* (et plus largement 21-25) : l'espérance promet quelque chose, qui s'appelle le *salut*. Ce salut, lui, est en marche, mais il n'est pas encore totalement accompli. Cf. la création qui a « l'espérance d'être libérée de la corruption », qui « gémit », et « nous aussi nous gémissons dans l'attente de la rédemption de notre corps. Car notre salut est objet d'espérance, et voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer... Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec constance (grec : di' hypomonès) ».
 - o François § 4 : « une vertu étroitement liée à l'espérance est la *patience*... [Elle est] fille de l'espérance ». Car c'est une question de *durée*.

→ L'espérance s'appuie sur un déjà-là, et elle est tournée vers un pas-encore. Il y a un *inachèvement du salut*.

Nous allons donc procéder en deux temps : prendre appui d'abord sur *Rm 5, 5* (l'amour de Dieu répandu), puis sur *Rm 8, 24* (la promesse de l'achèvement du salut).

En conclusion, nous nous demanderons comment l'espérance change notre regard sur l'avenir (très important aujourd'hui).

I/ L'amour de Dieu répandu

Il y a une expérience fondatrice pour tout être humain : l'expérience d'être aimé (ceux qui ne l'ont pas faite partent dans la vie avec un handicap qui peut aller jusqu'à les empêcher de vivre).

Récit de la conversion de Thierry Bizot (*Qui a envie d'être aimé ?*).

Ça peut être très affectif (ce qui veut dire qu'il ne faut pas en rester là), mais ça rejoint un besoin fondamental, et c'est central dans la Bible.

Un seul exemple : *Isaïe 53* dans une parole qui a été mise en musique : « *Ne crains pas car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi... Tu as du prix à mes yeux, tu as du poids, et moi je t'aime* » (*Is 53, 1.4*).

Un grand érudit du XXe siècle, le Père Festugière, s'interrogeant sur les raisons de l'expansion fulgurante du christianisme dans le monde antique, apporte une réponse qui va tout à fait dans ce sens. Voir le texte en annexe.

II/ La promesse du salut

■ Dans l'Écriture, la promesse de Dieu est toujours présentée comme une promesse de *vie*. C'est ainsi que l'humanité découvre que Dieu est Vie et donateur de vie.

→ *Ézéchiel 16*, 1^{ère} partie (1-14)

■ La 2^e Bonne Nouvelle, c'est que cette promesse de vie est capable de franchir la mort.

→ *Ézéchiel 16*, 15-19 : le péché d'Israël – péché d'*infidélité* où la conduite humaine est le contraire de la conduite de Dieu.

+ *Ézéchiel 16*, 59-63 : la réponse de Dieu n'est pas le châtement, mais un salut qui engloutit l'infidélité en renchérissant sur la fidélité.

Mais l'AT ne dit pas encore comment. Comment Dieu s'y prendra-t-il pour arracher à la mort ce qui est voué à la mort ? C'est le NT qui répond, par exemple en *Éphésiens 2*, 5 : « nous qui étions morts par suite de nos fautes, [Dieu] nous a fait vivre avec le Christ. »

■ Le NT met sous nos yeux quelqu'un qui subit la mort sans être voué à la mort, et qui obtient la vie à ceux qui étaient voués à la mort. Pour cela, il faut quelqu'un qui meurt de telle manière qu'il *ne peut pas ne pas ressusciter*.

Il est remarquable que c'est sur ce thème que se fait la première annonce chrétienne telle qu'elle nous est rapportée dans le « Discours de Pierre » au chapitre 2 des *Actes*. Pierre commence par refaire l'historique des événements qui se sont produits autour de Jésus de Nazareth, sans édulcorer la responsabilité de ceux à qui il parle dans la mort violente de Jésus. Mais il conclut d'une manière très inattendue, en affirmant en substance que Jésus *ne pouvait pas ne pas ressusciter* :

« Israélites, écoutez mes paroles: Jésus le Nazôréen, homme que Dieu avait accrédité auprès de vous en opérant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez, cet homme, selon le plan bien arrêté par Dieu dans sa prescience, vous l'avez livré et supprimé en le faisant crucifier par la main des impies; mais Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort, car *il n'était pas possible que la mort le retienne en son pouvoir*. » (*Ac 2*, 22-24)

Ayant dit cela, Pierre s'en explique en recourant à un psaume bien connu de ses auditeurs, le psaume 15 attribué à David (comme tous les psaumes) :

« David en effet dit de lui: Je voyais constamment le Seigneur devant moi, car il est à ma droite pour que je ne chancelle pas. Aussi mon cœur était dans la joie et ma langue a chanté d'allégresse. Bien mieux, ma chair reposera dans l'espérance, *car tu n'abandonneras pas ma vie au séjour des morts et tu ne laisseras pas ton saint connaître la corruption*. Tu m'as montré les chemins de la vie, tu me rempliras de joie par ta présence.

Frères, il est permis de vous le dire avec assurance: le patriarche David est mort, il a été enseveli, son tombeau se trouve encore aujourd'hui chez nous. Mais il était prophète et savait que Dieu lui avait juré par serment de faire asseoir sur son trône quelqu'un de sa descendance, issu de ses reins; il a donc vu d'avance la résurrection du Christ et c'est à son propos qu'il a dit: il n'a pas été abandonné au séjour des morts et sa chair n'a pas connu la corruption. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous tous en sommes témoins. Exalté par la droite de Dieu, il a donc reçu du Père l'Esprit Saint promis et il l'a répandu, comme vous le voyez et l'entendez. »

(Ac 2, 25-33)

Le raisonnement est le suivant : David exprime la certitude que si on est ami de Dieu (« saint » dit le texte : le mot grec *hosios* signifie « qui plaît à Dieu »), on ne peut pas être abandonné à la mort. Or David, en disant cela, ne peut pas parler de lui puisque tout le monde peut voir son tombeau ici, à Jérusalem. Donc il a prophétisé au sujet de quelqu'un d'autre, et ce quelqu'un d'autre ne peut être que le Christ.

Enfin, cette idée que David parlait de quelqu'un d'autre est confirmée par un autre psaume, le psaume 109-110 :

« David, qui n'est certes pas monté au ciel, a pourtant dit: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes adversaires un escabeau sous tes pieds.

Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude: Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié. » (Ac 2, 33-36)

4. Que retenir de cette première annonce chrétienne ? Qu'elle s'appuie sur une certitude inébranlable : si je suis aimé de Dieu, qui est la vie, je suis appelé à la vie et non à la mort (et la vie même de Dieu, pas celle du « pays des ombres » où errent les *refa'im*, c'est-à-dire les « sans force », cf. ps 87 [88]). Le Christ, qui est le bien-aimé de Dieu, en est la preuve pour toutes les générations. Et il est remarquable que cette annonce, reçue par l'auditoire, provoque chez lui non pas un réconfort, une consolation, une bouffée d'oxygène, mais **une décision, celle de changer leur manière de vivre** – car le texte poursuit :

« En entendant cela, ils eurent le cœur transpercé et ils dirent : "frères, que devons-nous faire ?" ». (Ac 2, 37)

Nous avons donc affaire ici à une annonce que l'on peut appeler « performative » : elle réalise ce qu'elle annonce (à la différence des annonces purement « informatives »).

Je récapitule :

1. L'espérance est eschatologique : elle concerne d'abord ce qui arrivera à la fin, elle porte donc sur la vie éternelle.
2. Elle commence à partir du moment où nous percevons que nous sommes aimés par Dieu.
3. Cet amour de Dieu a ressuscité Jésus qui est son Fils bien-aimé et qui, humainement, a vécu jusqu'au bout en ami de Dieu.
4. L'espérance est donc complète si elle aboutit à la question « comment dois-je faire pour vivre en disciple de Jésus et en ami de Dieu ? » ... et si j'écoute l'Église qui me dit comment que je dois faire.

III/ Le regard de l'espérance : un autre regard sur l'avenir

Saint Paul attache à l'espérance une attitude qu'il appelle *hypomonè* et qu'on traduit par « constance » ou « persévérance »¹ :

Nous nous rappelons sans cesse en présence de notre Dieu et Père l'activité (*ergon* : œuvre, acte) de votre foi, le labeur (*kopos* : peine, travail pénible) de votre charité, la constance (*hypomonè*) de votre espérance, qui sont l'œuvre de notre Seigneur Jésus-Christ. (1 *Thessaloniens* 1, 3)

L'*hypomonè* est le fait de tenir bon, d'aller jusqu'au bout de ce qu'on fait... et d'aller jusqu'au bout du chemin de la vie :

¹ « Dans l'ambiance religieuse du judaïsme antique, ce mot était utilisé pour parler de l'attente de Dieu qui caractérise Israël : persévérer dans la fidélité à Dieu, en se fondant sur la certitude de l'alliance, dans un monde qui est opposé à Dieu. Ce mot indique ainsi une espérance vécue, une vie fondée sur la certitude de l'espérance » (BENOÎT XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 2007, § 9).

Ainsi, mes frères bien-aimés pour qui j'ai tant d'affection, vous, ma joie et ma couronne, *tenez bon dans le Seigneur*, mes bien-aimés. (*Philippiens 4, 1*)

Ce qui permet de tenir bon, c'est un autre regard sur l'avenir.

1/ Dans le langage courant, il y a un flou linguistique entre le mot « futur » et le mot « avenir ». Pour l'Académie française :

Avenir désigne une époque que connaîtront ceux qui vivent aujourd'hui, alors que *futur* renvoie à un temps plus lointain, qui appartiendra aux générations qui nous suivront. Employer en ce sens *futur* pour *avenir* est un anglicisme qu'il convient de proscrire. De la même manière, on n'emploiera pas le terme *futur* pour évoquer la situation à venir d'une personne, mais on parlera bien de son *avenir*.

L'avenir est donc ce que je peux prévoir, ce sur quoi j'ai prise, alors que le futur est lointain et imprévisible. C'est pourquoi le futur suscite souvent l'angoisse : dans les films de science-fiction, des êtres malfaisants viennent parfois du futur. Au contraire, on dira positivement qu'un étudiant travaille pour préparer son avenir (professionnel en particulier).

2/ En langage chrétien, la différence s'accroît entre *futur* et *avenir*.

La foi chrétienne prend « avenir » en un sens très concret. Il est dérivé du mot *adventus* qui signifie la « venue », et qui a donné « Avent ». L'Avent est le temps liturgique où on se souvient non pas d'abord de la venue passée du Christ dans notre chair, mais de sa venue ultime dans la gloire : l'Avent est *la mémoire d'un avenir*. Et cette mémoire devient un présent, car le Christ ne « viendra » pas, il *vient*. Il est Celui qui est, qui était et qui vient.

Cela se manifeste dans le NT, et tout particulièrement dans l'évangile de Luc, par le mot *aujourd'hui* : « aujourd'hui vous est né un Sauveur » (2, 11) ; « aujourd'hui il me faut venir demeurer chez toi » (19, 5) ; « aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison » (19, 9) ; « aujourd'hui tu seras avec moi en paradis » (23, 43).

3/ L'espérance, une médecine pour notre temps

Aujourd'hui très souvent, l'avenir n'apparaît plus que sous les traits du *futur* – un futur menaçant, angoissant, sur lequel nous n'avons pas de prise. L'avenir, au contraire, est ce qui vient vers nous sous la forme d'une rencontre, et que nos efforts, si humbles soient-ils, rendent de plus en plus proche et concret, comme dans la parole biblique de 2 Pierre 3, 11 : « *Puisque tout est en voie de dissolution voyez quels hommes vous devez être, vous qui attendez, vous qui hâtez l'avènement du jour de Dieu.* »

L'espérance est la vertu qui transforme le futur en avenir, et un avenir rendu présent.

ANNEXE : A.-J. FESTUGIÈRE (1898-1982)

LA RÉVOLUTION CHRÉTIENNE DE L'ESPÉRANCE

Il s'est produit au premier siècle de notre ère un phénomène extraordinaire : *l'homme a cru que Dieu l'aimait*. C'est la révolution la plus considérable de l'humanité. C'est ce qui a fait passer de l'homme antique à l'homme moderne. C'est ce qui ne cesse de plonger l'historien dans la plus totale stupéfaction.

... Tout en admettant communément qu'il y ait des forces supérieures à l'homme, de qui dépendent et l'ordre du monde et nos misérables vies, il n'est pas venu une seconde à un être païen l'idée qu'il pût être personnellement aimé de la divinité, qu'il pût y avoir le moindre lien entre le Dieu transcendant, immense, incompréhensible et cette vermine rampante qu'il est sur la terre. Que dans l'univers des milliards d'individus crèvent comme des mouches dans les tourments et la tribulation ne change rien à l'harmonie totale : il faut de la corruption pour que du nouveau renaisse. Mais tout change si l'on se figure, si Jean se figure, le docker de Corinthe, ou la prostituée, ou l'esclave que fait fouetter sa maîtresse, qu'il est personnellement aimé par un Dieu qui lui prépare, après sa mort, un lieu de délices. Tout change, le sens de la vie, l'acceptation de la souffrance, l'acceptation de la maladie et de la mort, que dis-je, l'acceptation, plus difficile que tout, de se résigner à vivre.

[Si vraiment ni Jésus ni ses disciples n'ont apporté nulle parole neuve en réponse à l'attente humaine, d'où vient qu'on les ait suivis ? Quelle est donc la nouveauté qui, sur le chevalet, dans l'arène, remplissait les enfants, les vierges, les vieillards, de cette force incroyable qui finit par briser l'Empire ? C'est bien plus que la promesse d'un bonheur égoïste après la mort ou que la certitude d'un renom glorieux. Ce n'est pas au juste une idée, ou un système d'idées. C'est la *présence de l'Absolu*...

On voit bien, d'emblée, ce que les pauvres, les esclaves, les petits, recevaient de l'Évangile... À ces déshérités, la Bonne Nouvelle donnait tout : le sens de leur dignité, de leur personne humaine. Un Dieu les avait aimés, il était mort pour eux... Désormais leur souffrance même prenait valeur de vie. Le portefaix de Carthage ou d'Ostie pouvait se dire, sous la charge, qu'il contribuait au salut du monde. Uni aux douleurs du Christ, il rachetait non seulement ses frères de misère, mais son maître, et jusqu'à César. Il aimait ses ennemis. Quelle gloire, ici-bas, déjà ! Quel titre de noblesse valait cela ?^{2]}

Après bientôt deux mille ans de christianisme, on ne réfléchit plus guère à un si complet changement. L'immense majorité des chrétiens vit comme s'il n'y avait plus rien de changé. Il paraît tout naturel que Dieu soit bon. Il paraît tout naturel qu'on soit aimé. Comme s'il n'y avait pas fallu, à l'origine, un changement du tout au tout.

On trouve la même idée chez André Malraux :

« Pour Malraux, le Christ est la plus grande figure de pitié de l'Histoire. Dans *Les voix du silence*, il écrit que si la première prédication chrétienne à Rome avait été invincible, c'est parce qu'elle avait dit à une esclave voyant mourir son enfant : "Jésus, fils de Dieu, est mort torturé sur le Golgotha pour que tu ne sois pas seule devant cette agonie"³. »

(« Du christianisme », texte inédit composé en 1972, dans : *Mémorial A.-J. Festugière*, « Cahiers d'orientalisme » 10, vingt-cinq études réunies par E. Lucchesi et H.-D. Saffrey, Genève, Patrick Cramer éd., 1984, p. 275 s.)

² « Le sage et le saint », extrait de *L'Enfant d'Agrigente*, Plon 1950, chapitre VII.

³ François DE SAINT-CHERON, *André Malraux devant le Christ*, Desclée de Brouwer, 2024.